

## *UN CAMION NOMMÉ DÉSIR*

Depuis trois heures ils attendaient qu'une âme bienveillante veuille bien les prendre. Ni les voitures flambants neuves aux vitres teintées ni les vieilles camionnettes vides ni les camions venus de toutes l'Amérique du Sud n'avaient suffisamment confiance en, ou pitié de, Fabiola et Paul pour s'arrêter devant leurs pouces fatigués.

Les trois hommes maigres et édentés à côtés de la station-service avaient vu leur arrivée en compagnie d'Audrey et de David ainsi que le départ de ces derniers dans un camion trop petit pour les quatre. Les trois autochtones se réjouissaient de voir la nuit tomber sur ces deux égarés. Les jeunes mariés allaient sûrement devoir planter leur tente dans le désert qui entourait la station-service ; ce n'est pas le vieux téléphone hors service qui allait leur permettre d'appeler un taxi.

Le soleil tombé, les voyageurs se sentaient pris au piège. Ils regrettaient maintenant de s'être fait déposer au milieu de nulle part mais la chance qu'ils avaient eu auparavant leur avait fait oublier les aléas de l'autostop. Les trois hommes aux regards de charognard n'étaient plus que des silhouettes fantomatiques et leur longue immobilité donnait des sueurs froides. Les douces heures passées à rire et à fumer de la fin de l'après-midi semblaient bien loin maintenant. Ils s'embrassèrent de toutes leurs forces pour lutter contre le désespoir qui les prenait ; ils eurent l'impression qu'un éclat de rire leur était parvenu depuis la station.

Un chien hurla au loin tandis que les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière les nuages qui couvraient l'horizon. Si le vent du nord se levait il ne tarderait pas à amener la pluie. Il fallait vite prendre une décision : monter la tente dans l'obscurité montante ou garder l'espoir d'être pris par quelqu'un de plus sympathique que le no man's land où ils se trouvaient.

Les freins grincèrent lourdement quand la masse sombre du camion s'immobilisa devant le couple. A travers la vitre, le camionneur sourit et leur fit signe d'attendre. Quand les bagages et les hommes furent dans la cabine, le conducteur les réconforta en leur apprenant qu'il se rendait de l'autre côté de la frontière, comme eux. L'on s'arrêta à quelques kilomètres seulement de la station pour acheter de la viande et du pain, le chauffeur leur avait aimablement proposé de partager son dîner avec eux. La ville se résumait à une rue perpendiculaire à la route internationale d'où elle tirait toute son économie.

Le camion stoppa de nouveau dans une station-service, cinquante kilomètres plus loin, à seulement cent bornes de la frontière. Cet endroit donnait la sinistrose. Les camions faiblement éclairés ressemblaient à de gigantesques tombeaux. La fatigue accumulée durant les longs trajets faisait paraître leur conducteur à des cadavres. Les travesties prostituées enfin, frigorifié(e)s sous leur décolleté et leur minijupe donnaient à l'atmosphère son lot de misère sexuelle et sociale. Tout ceci n'entamait cependant pas le bon moral de Fabiola et Paul. Ils n'avaient d'yeux que pour la gazinière situé à l'arrière du camion où se cuisinait la viande destinée à accompagner le traditionnel mélange de riz et d'haricots rouges. Ils partageaient pendant ce temps avec le chauffeur Angelo de la bière et des histoires vécues. Le dîner s'étira jusqu'à onze heures et les trois compagnons de route décidèrent de passer la nuit sur place au milieu des tombeaux, des fantômes et des putes ; Angelo dans la cabine et Fabiola et Paul dans la remorque qui revenait vide de Buenos-Aires.

Ils ne s'aperçurent pas que le camion démarrait. La lune se reflétait dans le sourire d'Angelo. La remorque était fermée de l'extérieur. Fabiola et Paul, épuisés, n'avaient même pas le courage de rêver. Au milieu des rivières - et du silence - le camion s'arrêta près du palmier planté au centre de la petite place principale. Les

deux touristes se réveillèrent quand le moteur se coupa. Ils se regardèrent sans mots dire. Angelo descendit du camion. Quelque part autour de la place une porte s'ouvre lentement. Une vieille femme sort doucement. Ses gros yeux globuleux s'illuminent en apercevant le camion. Au fur et à mesure qu'elle avance vers le cadeau, les volets et les paliers s'ouvrent un à un. Des sourires cariés ou édentés, des bouches raturées par de longues cicatrices, des joues creusées par le froid et la faim, des cannes et des fauteuils, tout ce beau monde se traîne vers le grand arbre.

Les deux amants étouffent au milieu de la nuit. La porte en taule grince sur ses gonds. Un rayon de lune coupe par le milieu les visages tendus des dormeurs. Les deux espèrent secrètement n'être que les malheureuses victimes d'un cauchemar. Le sympathique Angelo fait descendre les imprudents du camion. Le cri de Fabiola résonne dans le vide de la nuit quand le camionneur la touche. Un murmure de contentement s'élève de la foule qui se presse un peu plus autour du camion. De robustes gardes du corps, en costume trois pièces et portant lunettes noires, ouvrent tant bien que mal un passage jusqu'au pied du palmier. Des mains sales et abîmées tentent malgré tout de s'agripper aux vêtements et aux cheveux des prisonniers. Elles sont affamées.

Les gardes du corps devenus bourreaux arrachent les vêtements du jeune homme sous les cris de la foule. Des sifflements et des rugissements accompagnent le strip-tease forcé de la jeune femme. Les mains et les pieds sont accrochés dans le dos ; la contorsion est intolérable. Les dents mordent la poussière pour étouffer la douleur. On hisse les corps nus en haut du palmier. Les cris de douleur et de honte sont étouffés par les hurlements fous de bonheur des habitants.

Un porc, fournit par le *terrateniente* local, est égorgée par le maire. Le curé le premier enfonce ses doigts dans la plaie de la bête offerte en sacrifice. Les yeux des victimes se dilatent d'horreur devant ces pratiques sataniques. L'homme de Dieu marque ensuite d'une sanglante croix les visages des malheureux autostoppeurs. La cérémonie se poursuit avec le défilé des villageois devant les victimes qui préféreraient s'évanouir. Ce sont toujours les mêmes gestes qui se répètent à l'infini : enfoncer l'index et le majeur dans la plaie encore rouge du porc, puis se servir de ses doigts comme d'un pinceau pour peindre les deux corps nus pendus à cet arbre. Un arbre qui se trouve au milieu de la place principale d'un petit village perdu à quelques kilomètres de la frontière argentino-brésilienne.